

pette se présentèrent à la porte qui se nomme Angélica. Ils la trouvèrent ouverte et sans aucun préparatif de résistance.

Le Pape n'était point en force pour repousser l'invasion, et il lui répugnait d'exposer son peuple tout prêt à le défendre. Du reste, cette défense aurait été aussi périlleuse pour les Romains qu'insuffisante pour le Saint-Père.

Consalvi nous raconte ensuite les scènes douloureuses qui se passèrent au château Saint-Ange. Il dut en présider l'évacuation



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE FLORENCE

la chapelle Sixtine; il y reçut les félicitations du Sacré-Collège.

Ce fut à l'occasion de cette cérémonie que le gouvernement provisoire eut le tact de venir signifier au Pape sa déchéance. Un calviniste suisse, nommé Haller, ami de Danton, se chargea de transmettre le message. Le Pape reçut en silence cette notification. Des soldats français remplacèrent aussitôt dans le palais les gardes pontificales. Berthier poussa plus loin ses

par les troupes pontificales, et il prit les précautions pour empêcher une manifestation populaire prête à éclater. Le Directoire la désirait en secret, afin d'avoir, au moins, un prétexte pour justifier son intrusion dans Rome.

A partir de ce moment, Pie VI, malade comme nous l'avons dit, se considéra comme prisonnier. Le 15 février 1798, anniversaire de son exaltation, il descendit pourtant à

fantaisies révolutionnaires, et fit présenter par le général Cervoni, à Pie VI, devenu à ses yeux un simple citoyen français, la cocarde tricolore; le Pape sourit tristement et refusa : « Je ne connais point d'autre uniforme, dit-il, que celui dont l'Église m'a honoré. »

Ces humiliations n'étaient que le prélude de plus grandes douleurs; et, cette fois, le Directoire avait bien le dessein d'aller jusqu'au bout. Il fallait, après l'avoir préci-

pité de son trône, chasser de Rome ce vieillard si gênant dans son impuissance.

Ce fut encore Haller qui se chargea de notifier à Pie VI son départ de Rome et d'en presser l'exécution. Le Saint-Père allé-

guait en vain son grand âge et ses infirmités :

« Je suis à peine convalescent, s'écria-t-il, et je ne puis ni ne dois abandonner mon peuple ni mes devoirs : Je veux mourir ici.



— Vous mourrez tout aussi bien ailleurs; on meurt partout! » repartit brutalement le huguenot suisse; et il ajouta :

« Si les voies de douceur ne vous persuadent pas de partir, on emploiera les moyens de rigueur pour vous y contraindre. »

A ces mots, Pie VI entra dans son ora-

toire, puis il reparut après quelques instants : « Dieu le veut, dit-il, préparons-nous à recevoir tout ce que sa Providence nous réserve. »

Ce que le Directoire lui réservait, c'était la mort, la mort des exilés.

Le Pape passa encore quarante-huit

seurs dans son palais; il les employa à s'occuper des affaires de l'Église. Enfin, dans la nuit du 20 février, une troupe, conduite par Haller, se présenta au Vatican. Un des chapelains venait d'achever la messe à laquelle le Pape avait assisté. Haller, suivi de ses dragons, le trouva prosterné aux pieds du crucifix: « Allons, dépêchez-vous! » dit-il brutalement et, le pressant de descendre l'escalier, il ne quitta le Saint-Père que quand il l'eut introduit dans la voiture qui l'attendait.

C'est ainsi que se consumma, au nom de la France révolutionnaire, l'enlèvement de la sainte victime. Pie VI, ignorant encore le lieu de son exil, traversa les rues de Rome par une nuit sombre, dont un épouvantable orage augmentait encore l'horreur. Des dragons à cheval escortaient la voiture, où se tenaient auprès de lui son médecin et son maître de chapelle. A la porte *Angélique*, les commissaires indiquèrent la direction de Viterbe. Sur tout le parcours, le peuple témoignait de sa douleur profonde et de sa sympathie. Des prêtres français, échappés à la colère des vainqueurs, reconnaissants de la généreuse hospitalité qu'ils avaient reçue, accouraient sur le passage et acclamaient au milieu de leurs larmes l'auguste Pontife.

Le projet du Directoire était de déporter d'abord son prisonnier en Sardaigne, mais la crainte des Anglais qui croisaient sur les côtes le fit changer d'avis.

Arrivé à Sienna, le 25 février, le Pape fut reçu au couvent des Augustins. Il y resta trois mois et c'est de là qu'il put notifier aux cours de l'Europe l'attentat commis contre sa personne. Le Portugal, l'Espagne et la Savoie furent les seuls États qui offrirent secours et assistance. Les autres puissances, l'Angleterre et la Russie s'émurent et envoyèrent leurs ambassadeurs apporter au captif leurs condoléances.

C'est à Sienna aussi que Pie VI, en prévision des éventualités les plus sinistres et redoutant l'élection d'un antipape, dérogea, par un acte solennel, aux Constitutions qui régissent les Conclaves; il leva la défense qui

interdit aux cardinaux de s'entretenir, pendant la vie d'un Pontife, de l'élection de son successeur; il leur recommanda, au contraire, de se concerter pour tout ce qui regardait le futur Conclave; il régla que le groupe le plus nombreux des cardinaux alors dispersés, aurait seul le droit d'élire le Pape et que cette élection serait valide aux deux tiers des voix (1).

Nous dirons plus loin que ces sages précautions furent inutiles, mais elles répondaient à cette menace souvent répétée par les révolutionnaires que, dès que le Pape viendrait à mourir, on ne permettrait pas d'en élire un nouveau.

Dieu saura déjouer, à l'heure voulue par lui, les desseins de l'impie.

Pie VI était depuis trois mois au couvent de Sienna, quand un événement fortuit vint le contraindre de le quitter. Le 25 mai 1798, un tremblement de terre ébranla tout le monastère et fit crouler le plafond de la chambre que le Saint-Père venait à peine de quitter. Les commissaires voulaient le transporter dans l'île de Cagliari, mais le saint vieillard, ne pouvant plus se soutenir seul sur ses pieds et n'ayant jamais pu supporter la mer, c'était le tuer que de le faire passer en Sardaigne. Les ambassadeurs obtinrent donc qu'il serait conduit de Sienna à la Chartreuse de Florence. Il y arriva le 2 juin 1798.

Là, du moins, il put recevoir le grand-duc, le roi Charles-Emmanuel et la reine de Sardaigne, Marie-Clotilde, tante de Louis XVI :

« Très Saint-Père, lui dit le roi détroné, j'oublie près de Votre Sainteté toutes mes disgrâces; je ne regrette point le trône que j'ai perdu, je trouve tout à vos pieds.

— Hélas! cher prince, répondait Pie VI, tout n'est que vanité, nous en sommes, vous et moi, la triste preuve. Portons nos regards vers le ciel; c'est là que nous attendent des trônes qui ne périront jamais.

— Venez avec nous en Sardaigne, reprenait Marie-Clotilde. Venez! nous nous con-

(1) BERTRAND. *Pontificat de Pie VI*, t. II, p. 368.

solérons ensemble; vous trouverez dans vos enfants tous les soins respectueux que mérite un tendre père! »

Pie VI refusa ces offres si spontanées et si filiales, ne pouvant prévoir qu'un Victor-Emmanuel réservait à un autre Pontife, du nom de Pie le Grand, le sort qu'il subissait alors de ses plus cruels ennemis.

Ces doux épanchements consolèrent le cœur de l'exilé et raffermirent un peu sa santé chancelante.

Pendant dix mois qu'il séjourna à la Chartreuse, Pie VI, malgré la surveillance odieuse dont il était l'objet, continuait à s'occuper des intérêts généraux de l'Église; c'est là qu'il condamna le serment de haine à la royauté que le Directoire voulait imposer à tous les ecclésiastiques de France et même de Rome.

Dans le même temps, il écrivait à Gustave IV et le Souverain Pontife lui rappelait la promesse que son père lui avait faite, lors de son voyage à Rome, de protéger les catholiques de Hollande.

« Il n'y eut pas, raconte Baldassari, jusqu'à un petit prince mahométan, le bey de Tunis, qui ne donnât alors une leçon aux rois chrétiens. Le bey de Tunis écrivit donc à Pie VI prisonnier une lettre fort respectueuse, dans laquelle, après s'être déclaré protecteur de la mission catholique établie dans ses États, il priait le Saint-Père d'élever à la dignité de vicaire apostolique un Capucin attaché à cette mission. La lettre était accompagnée d'un cadeau que le bey s'excusait d'offrir si minime: c'était un calice d'argent volé, sans doute, par ces pirates, sur quelque navire chrétien. »

Une lettre que reçut alors Pie VI, et qui lui apporta de même une grande consolation, fut celle que lui adressèrent quatorze prélats français, exilés comme lui et résidant en Angleterre. Ces nobles confesseurs de la foi assuraient le Pape de leur admiration et s'estimaient heureux de souffrir avec le Vicaire de Jésus-Christ et pour la même cause. Le Pape leur répondit avec effusion, dans un bref daté du 19 novembre 1798.

Au reste, les catholiques rivalisaient partout de zèle pour témoigner au saint prisonnier leur dévouement et leur amour. On faisait passer au Saint-Père, et dans le plus grand secret, des sommes importantes. Un jour, on reçut un paquet assez volumineux, avec cette indication: *Une douzaine de chemises*; c'était une somme de 6000 francs qu'une main discrète faisait ainsi parvenir au Pape.

L'archevêque de Séville, M^{gr} Despuig, plus tard cardinal en 1803, s'était chargé de pourvoir seul aux dépenses du Souverain Pontife; il ne mettait à ses offrandes qu'une seule condition, c'est qu'on les laisserait ignorer au Pape.

Cependant Pie VI, quoique prisonnier et surveillé très sévèrement, ne laissait pas d'être pour le Directoire un grave sujet d'inquiétude. Par un raffinement de perfidie, celui-ci voulut que le grand-duc lui-même assumât l'odieuse de chasser le Saint-Père de ses États, mais le prince répondit: « Ce n'est pas moi qui ai fait venir le Pape en Toscane, ce n'est pas à moi de l'en faire sortir! » Cette fière réponse valut peu après au grand-duc l'envahissement de ses États et à la France les dépouilles de l'Étrurie.

Le Directoire dut donc lever le masque et agir lui-même. Il résolut de transporter encore son prisonnier.

Mais où le conduire, pour qu'il ne fût ni un embarras, ni un remords?

On proposa à l'Autriche de le recevoir au monastère de Moëlk, sur les bords du Danube. L'imprudente jactance de Bernadotte, alors ambassadeur à Vienne, fit échouer le projet. On sonda ensuite les intentions de l'Espagne, qui mit à son acceptation des conditions qui ne pouvaient être du goût des persécuteurs.

Alors, on parla de nouveau d'une relégation en Sardaigne.

Les pourparlers en étaient là quand, au commencement de 1799, l'approche des troupes russes et autrichiennes menaçant l'Italie vint donner un nouveau cours au complot ourdi contre le vénérable captif. Soudain, dans la soirée du 18 mars 1799,

un courrier extraordinaire arrive à la Chartreuse, porteur d'ordres sévères. Il fallait sans retard éloigner le Pape de la Toscane et le conduire en France.

Mais comment annoncer une pareille nouvelle à ce vieillard à demi paralysé, tout courbé sous le poids de la maladie?

M^{gr} Spina se décida, car les ordres étaient pressants : « Très Saint-Père, lui dit-il, un nouvel orage s'est formé contre vous.

— Que la volonté de Dieu soit faite! Nous sommes préparé à tout; Nous adorons dans cette longue persécution que Nous fait éprouver le Directoire les secrètes dispositions de la Providence; que la volonté de Dieu s'accomplisse sur Nous! »

Ce fut dans ces dispositions et dans ce lamentable état de santé que les commissaires français l'enlevèrent le soir même de la Chartreuse et le conduisirent à Florence, dans une auberge, d'où l'on repartit le lendemain. Arrivé à Parme le 1^{er} avril, le Pape dut y séjourner quelques jours, tant ses forces étaient épuisées.

L'officier français, ému de compassion, lui prodiguait en secret les égards les plus respectueux; mais, dans la nuit du 12 au 13 avril, un nouvel ordre arrive. Il est conçu en termes menaçants. Une fausse alerte de l'approche des Autrichiens en était le motif apparent. Il faut partir sur l'heure. En vain, le Pape fait-il valoir son déplorable état; en vain, les médecins déclarent-ils que le Pontife peut mourir des fatigues d'un pareil voyage. Un commissaire entre dans la chambre où Pie VI était couché; d'une main brutale, il découvre le lit, inspecte les plaies et s'écrie : *Mort ou vif, il faut que le Pape parte d'ici!*

Dès le dimanche, en effet, et de grand matin, le cortège était en route pour Plaisance. Le lendemain, 15 avril, on se dirigeait vers Iodi, afin de gagner Milan et Turin. Mais à peine avait-on franchi le Pô, que la peur des Autrichiens fait commander volte-face et l'on ramène le captif à Plaisance, afin de le faire parvenir à Turin par une autre route.

Le 24 avril, il arrivait dans la capitale du

Piémont, et au lieu de le conduire en ville, on le dirigea sur la citadelle.

C'est alors qu'on lui apprit que le terme de son voyage était la France : « J'irai, dit-il, levant les yeux au ciel, j'irai partout où ils voudront me conduire! »

Et, le vendredi 26 avril, jeté en voiture pendant la nuit, il s'achemine vers les Alpes. Les Chanoines Réguliers d'Oulx le reçoivent, mais, dès le lendemain, ce pauvre vieillard, que jusque-là on avait pu asseoir dans un carrosse, est posé sur une chaise à porteurs, grossier brancard sur lequel il va faire l'ascension périlleuse du mont Genève, recouvert de onze pieds de neige et bordé d'effrayants précipices. La route, devenue impraticable il fallut envoyer des guides pour indiquer les passages les moins difficiles.

Des hussards piémontais ont pitié de sa souffrance, car il règne sur ces sommets un froid pénétrant; ils lui offrent leurs pelisses : « Merci, leur dit le Pape, je ne souffre pas, je ne crains rien; la main du Seigneur me protège visiblement au milieu de tant de dangers. Allons, mes amis, mettons en Dieu notre confiance! »

Le 30 au soir, le lamentable cortège touche enfin le sol de cette France d'où sont partis tous les fléaux que l'impiété et la guerre déchaînent sur l'Europe; mais consolons-nous; le ciel y a préparé des miracles de repentir! La vue de cette victime auguste va, partout sur son passage, réveiller les meilleurs sentiments endormis au fond des consciences. Honteux de leurs crimes, fatigués d'un gouvernement qui les déshonore, les vrais Français commencent à gémir des excès de l'irréligion et des ruines qu'elle a semées sur tout le territoire.

Arrivé à ce point de notre récit, nous trouvons un écrivain nouveau qui a très spécialement étudié les étapes de notre saint Pontife en France, dans un livre intitulé : *Pie VI dans les prisons du Dauphiné* (1). Ce sera désormais notre guide jusqu'à la fin de cette admirable vie.

(1) Par A. M. DE FRANCLIEU, 1 vol. in-12, Montreuil-sur-Mer, 1892, 2^e édition.



PIE VI (1)

CHAPITRE III

COURONNEMENT D'UN GLORIEUX PONTIFICAT — MORT EN EXIL

VII. LE PAPE A BRIANÇON — LES PERSONNAGES DE SA SUITE — LES SUCCÈS DE SOUTWAROW DANS LA HAUTE ITALIE EFFRAYENT LE DIRECTOIRE — DÉPART POUR GAP — STATION A EMBRUN — A SAVINES — SCÈNES ET ANECDOTES — A LA MURE — A VIZILLE — ARRIVÉE A GRENOBLE — M^{me} DE VAULX — « A BAS LE COMMISSAIRE! A BAS SON CHAPEAU! » — DÉPART POUR TULLINS, SAINT-MARCELLIN, ROMANS ET VALENCE

A un mille de Briançon, une compagnie de soldats présenta les armes au Saint-Père; les officiers eux-mêmes et le commandant de place vinrent pour le saluer.

(1) Le joli portrait que nous plaçons ici est la reproduction d'un médaillon vendu à Valence pendant la captivité et que nous donnons d'après l'héliogravure placée en tête du livre de M. de FRANCLIEU : *Pie VI dans les prisons du Dauphiné*.

Quant à la population de la ville, grossie par la curiosité et, ce jour-là, par la coïncidence d'un marché, elle se montra si empressée que la municipalité prit peur et décréta que l'on ne sonnerait pas les cloches. Précaution bien inutile, car tout le peuple de la ville et des campagnes environnantes était là, animé d'un sentiment si vif, que Pie VI, touché jusqu'aux larmes, se retourna vers un des prélats qui le suivaient : « Je n'ai pas trouvé une foi si grande en Israël, » dit-il, empruntant la parole du Maître qu'il représentait si bien.

Le Pape pénétra dans Briançon et, comme les forts qui protégeaient la ville étaient alors démantelés, il fut conduit dans une maison contiguë à l'hôpital et habitée jusque-là par le commandant de place. Cette maison, composée de quatre pièces, était en